

Inventaire

Rachelle Renaud

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14490ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, R. (2003). Inventaire. *Moebius*, (97), 93–97.

RACHELLE RENAUD

Inventaire

Prévert avait raison : même les yeux rivés sur la route, vitesse oblige, il y a toujours une bête écrabouillée quelque part, celle qu'on ne veut pas voir, qu'on préfère oublier, qui gît là, de tout son long, à la périphérie de la mémoire.

Dieu sait qu'elle pourrait trouver mille et une excuses pour justifier un tel oubli. Veut, veut pas, elle roule à un train d'enfer, c'est-à-dire qu'elle gagne bien sa vie, sauf que celle-ci ne lui appartient plus, ni la mie ni la croûte. Pigiste, elle doit composer avec des échéanciers qui la tuent, la pressent comme un citron, l'empêchent même de voir son chum. Toujours sur le qui-vive, elle arrive à peine à fournir. Et patati patata. N'empêche qu'oublier le soixante-quinzième anniversaire de l'épouse de son père est impensable. Et en dit long sur ses vrais sentiments.

Elle ne pouvait plus le nier : derrière cet oubli, il y avait anguille sous roche. Dans deux jours, sa belle-mère fêterait ses soixante-quinze ans et elle, l'ingrate, avait failli passer tout droit. Elle ne lui avait rien envoyé par la poste, même pas une de ces cartes roses nauséabondes dans laquelle elle aurait figolé un faux (elle le comprend enfin) petit mot : «Ta fille dévouée». Au dire de sa sœur Julianne, la belle-mère et leur père allaient arroser ça avec ses filles à elle, venues des quatre coins du pays, dans un hôtel huppé et fleuri de Toronto. Autant dire sur une autre planète.

Tout de même, elle n'arrive pas à comprendre. Dès le début de cette liaison, elle a été la seule des filles qui l'ait aimée pour vrai, cette femme adorable dont leur père était épris. Et lorsque celui-ci avait tourné autour du pot avant d'annoncer enfin ses fiançailles, c'était encore elle qui lui avait sauté au cou, le félicitant chaudement, vivement. L'esprit ouvert, elle ne souhaitait rien de mieux

qu'un brin de bonheur à son père sexagénaire. De leur côté, ses sœurs, butées comme des bourriques, boudaient la joie (indécente) du père, une attitude dont elles ne démordraient pas des années durant. N'étant pas de leur camp, elle se faisait un devoir, même aujourd'hui, de leur faire la leçon. Non, ce n'était pas elle, le moment venu d'enterrer leur père, qui aurait quoi que ce soit à se reprocher. Elle suivrait son père où qu'il aille, jusqu'au bout du monde.

Un tel dévouement se paie cher. Jamais elle n'oublierait sa toute première rencontre avec le duo en délire, ces adultes qui se comportaient en parfaits ados, rougissant au moindre prétexte, débordant d'un amour tout neuf. Les trois avaient pris rendez-vous dans un night-club on ne peut plus américain. Au programme, un chanteur, beau bonhomme d'une époque révolue, à la voix enrouée, idéale pour le répertoire rétro qu'il exécutait. En face d'elle, les tourtereaux se mangeaient des yeux, jouaient même du pied et ne savaient quoi faire de leurs mains.

Avant qu'il soit trop tard, avant de perdre pied, la fille avait pris le taureau par les cornes. Dans sa bouche, la formule parfaite pour les féliciter de leur chance. Ravis, ils n'avaient rien vu de son état, ni elle non plus d'ailleurs, pas tout de suite, mais c'était dans tous ses états et en temps réel qu'elle dû vivre cette fin de soirée étirée à l'infini, tout affublée de rubans et de rires.

Au moment de quitter les lieux, son père avait tenté d'aider l'autre à mettre ses belles bottes en cuir. Heureusement que le vestiaire, tout comme l'endroit, était obscur, car la jeune femme avait figé en voyant son père s'agenouiller aux pieds de l'autre, prêt à faire son prince charmant. Son bras figé là, avec au bout, cette chose, ce manteau noir qui était apparemment le sien. Il tombait tout croche, comme un drap sans épingle au bout, flottant au vent, sa symétrie gâchée jusqu'à l'arrivée des secours.

Et dans cet instant précaire, la jeune femme revoyait soudain sa mère affairée à étendre du linge, le petit manteau de ses seize ans lui serrant les épaules, n'arrivant plus à couvrir son ventre déformé. Déchaîné, ce vent qui faisait claquer les draps démesurément grands, à un point tel que les petites culottes et les chaussettes des filles, laissées

à leur propre sort, se tordaient de peur. Puis, tout aussi soudainement, un autre cliché surgissait: sa mère qui marchait sur le lac gelé. Le vent soufflait encore, mais cette fois elle avait un gros manteau chaud sur le dos et des *mukluks* aux pieds. À nouveau enceinte et lourde, le pas allègre, elle rentrait de son après-midi de pêche blanche. Une brave femme portant fièrement son enfant dans le ventre et sa prise au bout du bras. Comme si de rien n'était, comme si la vie était faite pour ça. Chose certaine, ce n'était pas sa mère qui aurait accepté de jouer à Cendrillon. De songer à troquer tout bêtement sa dignité pour un petit soulier en cristal. Et le prince pharmanant pouvait bien aller se rhabiller.

En tout cas, il ne fallait pas en faire un drame. Car la fiancée, après un moment d'hésitation, avait insisté pour mettre ses bottes elle-même. Coquette, portant du vernis rouge vif sur les ongles, elle ne reniait pas ses modestes origines pour autant. Élevée sur une ferme, puis femme dévouée d'agriculteur, elle avait les deux pieds sur terre.

Avec le temps, la fille fidèle lui reconnaît même certaines qualités que sa vraie mère n'avait su développer. Comme sa façon de gagner le respect de son mari, d'établir ce qu'on appelle des conditions à l'amour. Sa manière de lui faire entendre raison, de le calmer lorsqu'il perd les pédales pour un oui ou pour un non. Le tour était joué: l'intruse était entrée dans ses droits, était devenue la reine du foyer.

La fille a beau proclamer son amour, son admiration sans bornes, elle ne peut plus nier ses vrais sentiments, dont une indifférence infinie (et involontaire) envers cette fausse mère. Tout comme ses sœurs, elle avait mis du temps à s'adapter à la présence de cette femme dans leur vie. Ce n'était pas chose facile, car désormais il leur était impossible de faire allusion au passé familial, de raconter tel épisode hilarant, tel accident tragique, même de parler tout innocemment, un verre dans le nez, d'événements «dans le temps», c'est-à-dire, du temps de maman. Si cela se produisait, l'effrontée se reprenait, arrêta tout court. En pleine phrase. En plein rire. Et la vérité, perchée au bord des lèvres entrouvertes, recroquevillée sur le bout de la langue rose, se faisait sage.

À bien y penser, le veuvage du père avait été de fort courte durée. Et sa fille peut enfin l'admettre, elle avait pris un plaisir fou à être accompagnée de son père, le beau veuf. Chaque fois qu'elle était de passage dans son coin natal, il s'empessait de l'inviter à sortir casser la croûte ou voir un film. Elle lui suggérait toujours des films romantiques à caractère rétro. Et peu à peu, elle avoua que, la mère absente, elle se rapprochait de lui comme on le ferait d'un fruit défendu. Sans jamais se permettre d'espérer un jour posséder cet objet de désir inasouvi.

En faisant ce bilan, elle aurait surtout préféré oublier tout ça. Mais comment arriver à oublier la nuit, la seule de sa vie, où elle avait couché, femme adulte, dans la même pièce que son père? Lui, ronflait sur le lit-sofa; elle, étendue sous les couvertes sur le plancher, avait eu l'œil ouvert une bonne partie de la nuit. Car elle était soudainement consciente de la volupté presque palpable d'une telle situation. Elle et son père dormaient dans une grande pièce censée devenir le «camping des invités», l'endroit où demeurait le père pendant les travaux de construction de la grande maison au bord du lac. Tout ce qui restait de l'ancien chalet chéri, c'était les planches de pin nouveaux qui servaient de parement aux murs qui les abritaient cette nuit-là, cette nuit noire où elle ne savait que faire de son corps, de son cœur qui palpitait à l'idée, juste à l'idée même, du sexe de son père, enfin si proche, à deux pieds (nus) d'elle.

Elle se disait que cette désinvolture de sa part n'était rien d'autre qu'un fantôme du passé, un fantasme qui profitait d'une occasion (en or) pour faire son beau frais. Elle remontait à loin, cette envie de se coller contre le corps de son père, qui était, comme pour toute fillette, son premier amour. Le désir surgissait peut-être du plus profond de sa puberté, époque où les garçons lui tournaient autour et où le père prenait ses distances. Ou bien il remontait aux beaux jours de ses six ans, quand elle était tout en bourgeons roses, belle comme un dimanche de Pâques. Chaque matin, elle et sa sœur Suzanne, destinée à être atteinte de polio deux étés plus tard, observaient, avec tout le sérieux au monde, leur père se raser. Elles s'accotaient au bord du lavabo et jetaient un coup

d'œil ahuri sur tous ces poils noyés qui disparaissaient dans le trou noir. Tout se passait en un clin d'œil, le père Noël souriant à travers sa barbe de mousse redevenait vite l'homme frais rasé, pétant le feu, sautant dans sa Ford stationnée dans la rue où trônaient de magnifiques érables du Manitoba.

Quelques mois plus tard, le veuvage du père tirant à sa fin, ses sœurs avaient du mal à accepter qu'il aille s'atteler si allègrement à une autre femme. Mais leur attitude était d'un ridicule consommé. N'importe qui pouvait voir que la fiancée était une perle rare, sensible, enjouée, intelligente, généreuse. Aussi sensible et généreuse que leur mère, mais moins effacée, moins conciliante. Et surtout ravissante, vêtue avec un chic que leur mère n'aurait jamais pu se permettre.

Vient le moment où on avoue tout. Les souvenirs qui nous échappent, qui dorment si sagement et depuis si longtemps qu'on les croit rentrés dans l'ordre. Mais un jour, en plein virage, lorsqu'on s'y attend le moins, ils nous happent, nous entraînent aveuglément dans leur sillage. Et nous, dans un crissement de pneus, dans un froissement de papier de soie, nous voilà écorchés, gisant dans notre sang. Enfin souverains. Laissés pour morts.